

Ignace Olazabal et Joseph J. Lévy (dir.), *L'Événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2006, 267 p.

Gabriella Djerrahian

Volume 37, numéro 1, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082909ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082909ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Djerrahian, G. (2007). Compte rendu de [Ignace Olazabal et Joseph J. Lévy (dir.), *L'Événement en anthropologie. Concepts et terrains*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2006, 267 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 37(1), 103–104. <https://doi.org/10.7202/1082909ar>

Comptes rendus



L'Événement en anthropologie. Concepts et terrains

Ignace Olazabal et Joseph J. Lévy (dir.).
Les Presses de l'Université Laval, Québec,
2006, 267 p.

DANS LEUR CONCEPTION, les activités humaines sur lesquelles se base l'étude anthropologique classique reflètent la primauté de la routine quotidienne et les actes répétitifs en tant qu'objets de contemplation. Limitée par une logique cartésienne et mal outillée pour analyser l'aléatoire, la discipline relègue depuis longtemps l'événement au rang d'« objet d'étude illégitime » (cf. François Laplantine). Le récit anthropologique exclut l'entre-deux événementiel qui perce, ébranle et transforme le paysage spatio-temporel. Cette lacune nous incite, anthropologues ou autres, à lire minutieusement l'ouvrage collectif *L'Événement en anthropologie, concepts et terrains*. Les directeurs, Olazabal et Lévy, y poursuivent l'objectif d'explorer l'événement sur les plans théorique et pratique, en dehors des conceptions rationnelles mises de l'avant par les historiens et les spécialistes des médias de masse. L'approche générale des collaborateurs reconnaît la réaction d'abord émotionnelle qu'a l'humain face à l'événement, réaction qui devient ensuite rationnelle lorsque celui-ci se manifeste dans la réalité des gens affectés.

L'ouvrage donne suite aux discussions entamées lors d'un colloque organisé dans le cadre de l'ACFAS, en 2004, où chercheurs français et québécois se sont rassemblés autour de la problématique rattachée à l'analyse de l'événement. La trame de l'ouvrage témoigne de

la multiplicité des perspectives anthropologiques convoquées à l'étude du déclenchement, de l'influence et de la diffusion du récit découlant de l'événement. En l'occurrence, les auteurs de la première section, Lévy et Laplantine, illustrent efficacement le travail de construction implicite dans l'identification d'un événement en contexte social occidental. Loin d'être une opération automatique, l'acte de transformation d'un épisode en événement nous informe sur les individus engagés dans un tel travail et sur le contexte culturel où ceux-ci opèrent. Divisés par thématique, les chapitres présentent un éventail de transformations événementielles qui se concrétisent sur les plans individuel, familial, communautaire, national et global.

Sur le plan individuel, les chapitres de Frigault et Meintel esquissent de façon captivante la rencontre entre chercheurs et participants en examinant la dimension événementielle de l'expérience ethnographique. Le plafond conceptuel de l'anthropologie, qui entraîne une difficulté à traduire les vécus profondément subjectifs du ou de la chercheur(e), devient plus manifeste dans l'analyse de l'événement affectant le ou la chercheur lui-même. Les expériences inattendues vécues par l'anthropologue traversent et bouleversent le terrain (par exemple la rencontre avec le spirituel – les rites de possession dans le cas de Frigault et le spiritualisme pour Meintel) et effleurent la question épineuse du rôle du chercheur dans la création de la « chose » étudiée. Comme s'interroge Lévy en se basant sur l'expérience de Cretton, anthropologue qui a été prise dans un coup d'État lors de sa recherche au Fidji, est-ce bien « l'anthropologue qui construit son terrain ou le terrain qui construit l'anthropologue ? » (p. 19).

Chez les Maaoris de la Nouvelle-Zélande, société basée sur l'unité familiale, un événement privé qui se déroule au sein de la maisonnée, comme le décrit Gagné, met en relief le contexte politisé des relations sociales historiques entre colonisés et colonisateurs. Le point tournant de ce chambardement donne lieu à une réorganisation des liens intra-familiaux, affectant la quotidienneté de ses membres tout en donnant naissance à un réajustement qui assure une certaine continuité de la solidarité familiale.

À Gérone, ville catalane du nord-est de l'Espagne marquée par la répression

politique d'un héritage juif, Olazabal s'interroge sur la renaissance et la reformulation du passé au xx^e siècle en l'absence de la communauté originale. La renaissance d'une conscience de l'héritage judaïque qui alimente des projets consistant à réinstaurer des lieux de mémoire prend une saveur politique tant au niveau local qu'international, impliquant la participation de Juifs de la diaspora et d'Israël, des politiciens et des scientifiques. Lanamnèse que mobilisent les Géronais et les Juifs de la diaspora est analysée comme étant génératrice d'un événement qui donne lieu, à son tour, à l'élaboration de symboles nouveaux et d'une nouvelle réalité urbaine ancrés dans la vision idéalisée d'un passé jusqu'à récemment méconnu.

Par l'entremise d'une ethnographie menée dans une institution psychiatrique, Guïoux et Lasserre démêlent l'implication symbolique d'un moment de drame national français incarné par l'acte meurtrier d'un patient psychiatrique. Le discours réflexif avancé par les auteurs tisse une histoire exhaustive de la maladie mentale comme événement. L'attention portée sur la « sémantique de l'événementialité » de la pathologie mentale est explorée et appuyée d'un aperçu théorique solide basé sur les travaux de Michel Foucault et Erving Goffman, entre autres. Les auteurs démontrent la nature contextuelle des épisodes internes et externes à l'institution mentale façonnée sous l'angle de l'événement par le public, les médias et les travailleurs des hôpitaux.

Les concepts d'exil, d'arrachement et de transplantation transparaissent dans divers discours qu'expriment les émigrés par rapport à leur expérience migratoire. Les articles de Soarès et de Bédard révèlent les usages émotionnels et discursifs que font respectivement les émigrés du monde lusophone et les Juifs d'origine marocaine à Montréal. Le sens prêté à la migration devient le fil conducteur permettant aux immigrants et à leurs descendants de tisser une réalité post-migratoire marquée du sceau de nouvelles pratiques qui mettent en relief la continuité collective.

Le schème d'analyse souvent appliqué à l'étude des événements en sciences sociales met de l'avant le rôle prépondérant de la médiatisation d'épisodes lointains, qui nous invitent à porter un regard critique sur nos vies. La diffusion (par

l'entremise des médias) et la réception ambiguë des résultats de deux études anglo-saxonnes, menées en France, concernant le traitement hormonal de subsistance chez les femmes ménopausées, se transforment en une crise scientifique dont les échos sont ressentis dans la pratique quotidienne des cliniciens, déterminant du coup largement une nouvelle dynamique sociale dans le rapport entre médecins, patients et scientifiques. La production du savoir et de l'information qui émerge de ce cas, où un lien est établi entre l'élévation du risque de cancer et le traitement hormonal, se métamorphose en événement médical en raison largement de la couverture médiatique étendue. Thoër-Fabre attribue la qualité événementielle du re-questionnement scientifique à la rupture que ce processus engendre dans le parcours personnel de milliers de femmes pour qui le progrès médical signifie l'émancipation féminine et la rescousse illusoire véhiculée par l'avènement de la modernité.

C'est justement l'habileté à franchir le niveau le plus fondamental et émotionnel du psychisme occidental qui alimente le mécanisme médiatique de l'« événement humanitaire » (Saillant). La réduction de la situation et de l'intervention humanitaire à leur dimension d'urgence, elle-même diffusée et mise en scène au niveau global par les médias, gère l'interface entre les drames humanitaires distants et la mobilisation d'individus situés à l'autre bout du monde par l'entremise du processus d'identification à l'Autre. Ce rapport pose de nouvelles problématiques car, comme l'indique Saillant, cette représentation de l'aide internationale surgissant à la suite d'une tragédie collective, qui sollicite la générosité des donateurs, exclut tout ce qui ne fait pas partie du « spectacle » du travail humanitaire tout en renforçant les distinctions postcoloniales entre le « nous » secouristes et le eux « victimes ». Pour Saillant et Thoër-Fabre, c'est à l'intersection de l'expérience individuelle et du débat public, conversion facilitée par les médias, que l'événement incarne les symboles de la modernité.

Les éditeurs ne prétendent surtout pas nous offrir un tour d'horizon de l'événement; néanmoins, cet ouvrage fournit certaines pistes conceptuelles permettant de mieux cerner les épisodes individuels et collectifs qui nous définissent.

L'éventail des thèmes abordés sous l'emblème de l'événement n'est pas rassembleur; il provoque plutôt des pensées, car il atteste la difficulté à singulariser la compréhension de l'événement selon un schème de pensée spécifique. Malgré la confusion qu'engendre la diversité conceptuelle retrouvée dans l'ouvrage, quelques grandes lignes émergent. Il devient clair que les événements étudiés prennent sens dans le cadre d'une mise en scène qui identifie certains épisodes comme étant des événements. Les auteurs ne présupposent aucunement qu'il existe telle chose qu'un Événement en tant que donnée réelle. Pourtant, la construction de l'événement dans un contexte spécifique et sa ramification sur plusieurs niveaux transforment l'épisode en événement, phénomène qui engendre un sentiment de discontinuité temporaire, bouleversant et concret chez les humains.

Les directeurs portent une attention soutenue à l'importance du fil directeur unissant les diverses perspectives anthropologiques rassemblées dans l'ouvrage. Bien que certains passages de l'ouvrage soient d'une lecture difficile (j'en attribue la cause au style de rédaction traditionnellement académique, voire lourd, de quelques auteurs), *L'Événement en anthropologie* propose une réflexion rafraîchissante et cruciale sur les outils conceptuels à la base du travail anthropologique et dépasse de loin son objectif : baliser de nouvelles pistes théoriques, tout en tenant compte des implications pratiques qu'occasionne l'étude de l'événement. Reste à voir si les directeurs de cette étude relanceront le succès de leur effort avec un deuxième ouvrage d'emblée pertinent sur le sujet ...

Gabriella Djerrahian
Université McGill
Montréal



Les Iroquoiens du Saint-Laurent : peuple du maïs

Roland Tremblay. Préface de Norman Clermont. Éditions de l'Homme, en collaboration avec Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Montréal, 2006, 144 p.

CERTAINS DES PLUS GRANDS spécialistes des Iroquoiens du Saint-Laurent ont quitté ce monde au cours des dernières années. D'autres ont pris leur retraite ou se consacrent maintenant à d'autres champs d'intérêt. Aussi les recherches sur les Iroquoiens du Saint-Laurent connaissent-elles présentement une relative accalmie dont on ne saurait dire si elle est temporaire ou annonciatrice d'une tendance à plus long terme. Tout dépendra sans doute de la génération de chercheurs qui les suivent et qu'ils ont formés ou inspirés. Roland Tremblay en fait partie et, dans ce contexte, la parution de son livre est une heureuse nouvelle.

Bien qu'il accompagne l'exposition éponyme, présentée récemment au musée Pointe-à-Callière à Montréal, et bien qu'il soit abondamment illustré, ce livre n'est pas un simple catalogue d'exposition. C'est une synthèse de l'essentiel des connaissances sur les Iroquoiens du Saint-Laurent, écrite par un archéologue bien au fait de la question et secondé par une pléiade de collaborateurs, le tout dans un langage simple et imagé (mais jamais réducteur) visant ouvertement un large public. Les apports de l'archéologie, de l'histoire et de l'ethnohistoire sont largement mis en évidence, mais les données fournies par d'autres disciplines, telles la linguistique, la paléobotanique ou la paléoanthropologie, trouvent également leur place dans cette brève palethnographie des Iroquoiens du Saint-Laurent. Le résultat est étonnant, car rarement aura-t-on lu une description aussi vivante d'une société amérindienne disparue.

Écrite dans un style qui lui est propre et que certains reconnaîtront d'emblée et retrouveront avec plaisir – pour un trop bref instant –, la courte préface de Norman Clermont replace avec à propos